

## Le mépris imposé par la coutume et la piété



### *Extraits de « Les femmes de l'Évangile » de France Quéré*

[...] COMMENT ABORDER L'ÉVANGILE que défendent tant d'adorations et de terreurs sacrées ? Que dire de la femme, quand se combinent à son sujet, et depuis si longtemps, les jeux étroits de la séduction et le dessein de son asservissement ? [...]

Qui sont les femmes que Jésus rencontre ? Pourquoi viennent-elles à lui ? Quelle réponse leur donne-t-il ? A quelle mission les destine-t-il et quelle espérance fonde-t-il sur elles ? Je n'invente pas ces questions. D'autres les ont déjà posées. Et ils ont répondu que Jésus d'abord rendait aux femmes leur dignité : il se penche sur des créatures méprisées, ainsi que son Père a daigné jeter les yeux sur l'humilité de sa mère. Et la femme dans l'Évangile n'est-elle pas haussée à la gloire d'un symbole ? Loin d'être maintenue dans sa particularité, elle représente toute l'humanité en face de son créateur. Comme on a eu raison de repérer ce double honneur !

Cependant, à y regarder de plus près, ni l'un ni l'autre ne sont très convaincants. Dire que la femme recouvre sa dignité ou qu'elle exprime l'humanité entière ne suffit pas. Des jugements si positifs n'ont pas encore éliminé le vieux mépris qui continue d'affleurer sous l'éloge. Vous avez dit : la femme obtient son pardon ? Sa féminité trouve excuse devant la Grâce ? Et qu'avez-vous fait de sa nature, toujours livrée à sa faiblesse et à une turpitude que vous n'avez pas démentie ?

Le symbole dont on l'a ornée amplifie cette humiliation. Si la femme est figure d'humanité, c'est parce qu'elle est la créature la plus exposée à la chute. Devant Dieu, tout homme est pécheur, donc tout homme est femme. Le symbole n'est pas si flatteur.

Les commentaires religieux sont souvent altérés par ces sous-entendus de l'éternelle réprobation masculine. Je suis frappée de la sévérité de certains exégètes dès qu'une femme surgit dans l'Évangile : mépris stéréotypé, plutôt qu'animosité personnelle, car l'on voit mal ce qui motiverait celle-ci. Le texte sacré, objectera-t-on, a souvent fait les premiers pas, les présentant comme des créatures de perdition : coupables, pécheresses, malades, étrangères, ces disgrâces procédant d'une malédiction commune, selon les croyances anciennes.

Ces belles préventions sont donc demeurées vivaces chez nos contemporains. S'ils prennent moins au tragique une hémorragie, une crise d'épilepsie ou un passeport cananéen, c'est sans doute qu'ils sont délivrés de sots préjugés. Mais le parti pris a seulement fait peau neuve, et il est pire : ils disposent en effet d'un morceau de choix à se mettre sous la dent, auquel les évangélistes n'avaient pas touché, la féminité ! même de brillants esprits ne résistent pas au plaisir de dire qu'elles sont dépravées, inintelligentes et que leur vertu n'apparaît... qu'à la condition de se cacher !

Ainsi la Cananéenne est vulgaire, l'hémorroïsse superstitieuse, la Samaritaine bornée et dévergondée, Marthe inconstante, l'inconnue de Béthanie étourdie, contre l'expression mention du Christ.

La piété mariale ne dispense pas du ton protecteur. On voit en la mère de Jésus une « humble petite servante ». Une étude un peu attentive apporte des nuances à cette servitude, cette humilité et cette petitesse.

**J'**ai parlé d'un stéréotype du mépris, qui renforce inconsciemment la dureté des commentateurs. La piété prête main-forte à celle-ci.

Il faut absolument, pour raisons de foi, que la femme soit coupable ou victime, afin de manifester la bonté du Christ. Abaisser la femme et exalter Jésus sont la même besogne. Plus ses interlocuteurs s'enfoncent dans la misère du péché ou du malheur, plus la charité qui les régénère est éclatante, plus bouleversante la grâce.

Le discrédit des femmes s'incorpore à une intention dévote qui le justifie et l'excite. Malgré lui, le critique force le contraste qui les oppose au Christ. S'il supposait quelque commune mesure entre eux, il croirait attenter à la grandeur divine et l'Évangile perdrait de sa force persuasive. Ainsi se trouvent agrippées l'une à l'autre ces deux passions, ferveur religieuse et mépris féminin, dont l'interaction exalte la miséricorde divine.

Je l'ai moi-même entendu d'un religieux, il y a près de vingt ans, il est vrai : « Vous, les femmes, vous êtes toutes désignées pour l'espérance. Car vous êtes l'image de la grâce que Dieu accorde à l'entière humanité. En vous délivrant de votre culpabilité, il prouve qu'il délivre l'univers. »

Qui peut le plus peut le moins. Cette explication sublime laissait le religieux lui-même pantois. Sûr que le Seigneur, à ces moments-là, parle directement à l'oreille des siens.

**P**our faire croître Jésus, ses interlocutrices doivent diminuer. Ce sont les inquiétants commencements de la grâce universelle.

Quand la piété se fait ainsi la conseillère du mépris, elle peut être assurée de deux choses : qu'elle trouvera, pour exécuter ses commandements, des sectateurs plus zélés que lorsqu'elle leur demande, par exemple, d'augmenter leur cotisation ; qu'elle est devenue une pensée perverse, dont elle devrait publiquement faire pénitence. La foi qui scandalise la morale n'est plus la foi, elle est un fanatisme.

Oui, la morale est scandalisée. Par l'injustice de la démarche ; par la méchante foi que celle-ci implique : car enfin si Jésus est « la lumière du monde », il est superflu de projeter vers lui ces misérables quinquets et d'obscurcir ses créatures, tout comme si cette lumière n'avait point paru. Et quelle erreur de lecture ainsi opérée sur l'Évangile ! Où voit-on en effet les femmes manquer de bienveillance envers Jésus ? Elles consentent à lui avec une surprenante unanimité<sup>1</sup> et en cela se distinguent fortement de l'ordre pharisien qui est, rappelons-le, un ordre viril. Les ennemis de Jésus sont des hommes. On glisse sur le détail. Rarement note-t-on le sexe des déicides. La chose a été vite estompée : on a préféré dire qu'ils étaient des Juifs, plutôt que des mâles, le transfert de responsabilité présentant des avantages qu'il serait oiseux d'énumérer. Ceux qui attentèrent à la vie de Jésus sont donc toujours des hommes, monarques, prêtres, scribes, magistrats, soldats. Supposons que le Sauveur ait été mis à mort par une femme (dans l'entourage d'Hérode, il aurait pu s'en trouver) ou qu'il fût tombé sous les coups de plusieurs à la fois, ainsi qu'il advint au malheureux Orphée. Je pose la question : qu'aurait dit la théologie ? J'imagine sans peine les torrents de littérature que l'indignité féminine aurait fait couler des plumes chrétiennes. Tuer un Dieu, c'est tout de même pire que de lui voler ses pommes. Il n'en semble rien, à lire la littérature chrétienne, du moment que la femme est coupable de ce crime-ci et l'homme de cette incorrection –là. Sur Eve, instigatrice du péché, de longs discours. Sur l'homme, meurtrier de Jésus, pas un mot.

---

<sup>1</sup> Tout bien compté, seules la femme et la fille d'Hérode ainsi que la servante de Caïphe, qui interpella Pierre (Matthieu 26.69), sont passées à côté.